

## UNE MARQUE DE CONTINUITÉ DANS LA PHILOSOPHIE DE LUDWIG WITTGENSTEIN

Jean-Christ KINANGA MASALA, Marcellin LUNANGA MUKUNDA

Département de Philosophie, Université de Kinshasa, République démocratique du Congo

IJASR 2019

VOLUME 2

ISSUE 6 NOVEMBER - DECEMBER

ISSN: 2581-7876

**Abstract** – It is generally considered that the "second" Wittgenstein renounces the philosophy of the "first" Wittgenstein, and that this rupture is articulated around a renunciation of the pictorial theory of the proposal exposed in the *Tractatus-logico-philosophicus*. However, this article intends to show that even after the turn of 1929, Ludwig Wittgenstein remains attached to a pictorial conception of thought and discourse, since thought and its expression continue to function in the image mode. Such continuity is achieved in particular through the idea of synopticity, which expresses a concern comparable to the interest of the first Wittgenstein for logical multiplicities.

**Keywords:** Wittgenstein, language, philosophy, thought, logical proposition, picture

### Introduction

Lorsque l'on cherche à retracer le développement philosophique de Ludwig Wittgenstein, il n'est pas rare que l'on parle d'un « premier » et d'un « second » Wittgenstein, celui-ci ayant, croit-on, profondément réévalué (voire entièrement désavoué) les positions de celui-là. L'opposition entre ces deux moments de la pensée wittgensteinienne semble se cristalliser lorsqu'il est question de la nature de l'image, et plus précisément du rapport qui existe entre image et langage propositionnel. En effet, la première pensée du philosophe autrichien (telle qu'elle est notamment exposée dans le *Tractatus logico-philosophicus*) introduit la thèse d'une quasi-équivalence entre proposition et image en affirmant, par exemple, que « [l]a proposition est une image de la réalité », ou encore que « [l]a proposition est un modèle de la réalité telle que nous nous la figurons »<sup>1</sup>.

À partir du « tournant » pris par sa pensée en 1929, Wittgenstein ne semble en revanche plus accepter la thèse d'une nature picturale de la proposition.

Bien au contraire, l'auteur des *Recherches philosophiques* considère manifestement que cette idée selon laquelle les propositions du langage devraient fonctionner comme des images constitue elle-même une certaine image de notre langage, une image faussée qui nous « tient captifs » et nous empêche de percevoir la richesse et la complexité des pratiques linguistiques.

Dans cet article, nous soulignerons pourtant que cet apparent désaveu par Wittgenstein de son ancienne théorie de la picturalité de la proposition est moins franc qu'il n'y paraît, et que le philosophe autrichien continue en réalité à considérer la comparaison entre proposition et image comme une comparaison éclairante, pourvu qu'elle soit employée à bon escient. En particulier, nous soulignerons que propositions et images, aux yeux du second Wittgenstein, ont en commun de répondre à certaines conditions de vie qui, de toute évidence, peuvent être pensées de façon analogue. Les images, souligne Wittgenstein, ne sont vivantes que dans un contexte, celui-ci étant à son tour dépendant d'une « forme de vie ». Il n'en va pas autrement des propositions du langage puisque, comme le remarque le philosophe dans la *Grammaire philosophique*, « le système du langage constitue le milieu au sein duquel la proposition n'est pas morte »<sup>2</sup>. Comme nous chercherons à le montrer ici, la mise en parallèle des conditions que le second Wittgenstein assigne respectivement à la vie des images et à la vie des signes du langage permet donc d'opérer un rapprochement réel entre ces deux modes du symbolisme, et de nuancer ainsi la représentation selon laquelle l'auteur des *Recherches philosophiques* aurait entièrement renoncé à la thèse de la picturalité du langage.

<sup>1</sup> L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, tr. fr. G-G. Granger, Paris, Gallimard, 1993, 4.01.

<sup>2</sup> L. Wittgenstein, *Grammaire philosophique*, éd. R. RHEES, tr. fr. M. A. Lescourret, Paris, Gallimard, 1980, I, VII, §101.

En vue d'établir ces idées, nous commencerons par présenter l'apparent renoncement wittgensteinien à la première théorie de la proposition-image, en soulignant que le second Wittgenstein ne renie pas entièrement, mais réélabore plutôt la thèse d'une parenté entre symbolisme propositionnel et symbolisme pictural. Nous chercherons ensuite à mettre en évidence le parallélisme que le second Wittgenstein établit entre propositions et images du point de vue des conditions de vie qui sont respectivement les leurs. Pour cela, nous présenterons la façon dont le philosophe autrichien envisage la vitalité des signes, avant de présenter son insistance sur le lien qui existe entre vie des images et formes de vie. Enfin, nous nous demanderons dans quelle mesure cette nouvelle connexion entre langage et image introduite par Wittgenstein à partir des années trente maintient la conception très particulière de l'image comme modèle sur laquelle s'appuyait le *Tractatus logico-philosophicus*. Nous soutiendrons alors que le second Wittgenstein reste attaché à cette conception de l'image comme modèle, mais qu'il s'en sert désormais pour rendre compte sinon de la nature des propositions prises singulièrement, du moins des représentations que le philosophe doit savoir nous procurer au sujet de la totalité vivante du langage.

### 1. La théorie de la proposition-image et sa « rétractation »

Il est tout à fait connu que Ludwig Wittgenstein, dans le *Tractatus logico-philosophicus*, défendait une « théorie de la proposition-image » ou théorie de l'*Abbildung*. Comme le fait remarquer le philosophe à la proposition 2.1 de cet ouvrage, « [n]ous nous faisons des images des faits »<sup>3</sup>. Or l'idée qui est la sienne est que les propositions de notre langage doivent, justement, être comptées au rang de telles images. Tel est le point qui se dégage de la proposition 4.022 :

*La proposition montre son sens. La proposition montre ce qu'il en est des états de choses quand elle est vraie. Et elle dit qu'il en est ainsi*<sup>4</sup>.

De la part du philosophe autrichien, un tel engagement quant à la nature picturale des propositions de notre langage se justifie par la volonté de répondre à ce problème bien particulier qu'est celui de la « représentation propositionnelle », c'est-à-dire de la découverte d'un lien interne entre le langage et le monde. En effet, comment comprendre que cet assemblage de signes qu'est la proposition puisse se rapporter au monde pour en dire quelque chose de vrai ou de faux ? Comment comprendre que ces deux ordres de réalité en apparence parfaitement hétérogènes que sont la proposition et le fait puissent s'exprimer l'un l'autre ? Telles sont les questions que Wittgenstein formulait déjà en 1914 :

*Voilà la difficulté rencontrée par ma théorie de la représentation logique : trouver un lien entre le signe écrit sur le papier et un état de choses du monde extérieur. J'ai toujours dit que la vérité est une relation entre la proposition et l'état de choses, mais sans pouvoir jamais arriver à découvrir une telle relation*<sup>5</sup>.

Or c'est dans la notion d'image [*Bild*] que Wittgenstein devait repérer le médiateur permettant d'assurer la connexion entre monde et langage : si la proposition est en mesure de nous parler d'un état de choses du monde, c'est parce qu'elle en est l'image (logique). Cette solution trouve une formulation paradigmatique à la proposition 4.03 du *Tractatus*, où le lien (l'« interdépendance essentielle ») existant entre proposition et état de choses signifié par cette dernière est décrit sans équivoque comme un lien de nature picturale :

*La proposition nous communique une situation, donc elle doit avoir une interdépendance essentielle avec cette situation. Et cette interdépendance consiste justement en ce qu'elle est l'image logique de la situation. La proposition ne dit quelque chose que dans la mesure où elle est image*<sup>6</sup>.

Il faut cependant relever que l'« image logique » dont il est question ici est une image en un sens bien particulier. Bien que Wittgenstein affirme parfois comprendre cette notion d'image « au sens usuel du mot »<sup>7</sup>, le fait est que l'image dont il traite lorsqu'il décrit le fonctionnement de l'image propositionnelle est une image en un sens mathématique ou mécanique : une image au sens de modèle qui projette un complexe donné (le fait) dans un autre

<sup>3</sup> L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, tr. fr. G-G. Granger, Paris, Gallimard, 1993, 2.1.

<sup>4</sup> *Ibidem*, 4.022.

<sup>5</sup> L. Wittgenstein : *Carnets 1914-1916*, tr. fr. G.G. Granger, Paris, Gallimard, 1987, p.127.

<sup>6</sup> L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, tr. fr. G-G. Granger, Paris, Gallimard, 1993, 4.03

<sup>7</sup> *Ibidem*, 4.011.

(la proposition). Le fait que le philosophe autrichien s'appuie implicitement sur la notion d'image mathématique ou projective est tout à fait franc à la proposition 4.04 de l'ouvrage, où il est fait référence à la théorie des « modèles dynamiques » développée par le célèbre physicien Heinrich Hertz :

*Dans la proposition, il doit y avoir exactement autant d'éléments distincts que dans la situation qu'elle présente. Toutes deux doivent posséder le même degré de multiplicité logique (mathématique). (Comparez avec la « Mécanique » de Hertz, à propos des modèles dynamiques)<sup>8</sup>.*

En d'autres termes, c'est en vertu de la capacité qui est celle de la proposition à reproduire, par sa propre structure, la structure d'un fait donné que le langage peut, en général, représenter la réalité. Voilà qui est suggéré à la proposition 4.012 du *Tractatus* :

*Il est patent que nous percevons une proposition de la forme 'aRb' comme une image. Il est patent qu'ici le signe est une ressemblance [Gleichnis] du dénoté<sup>9</sup>.*

De là, également, cette métaphore wittgensteinienne de la proposition comme « tableau-vivant » qui est convoquée en 4.0311 :

*Un nom est mis pour une chose, un autre pour une autre, et ils sont reliés entre eux, de telle sorte que le tout, comme un tableau vivant, figure un état de choses<sup>10</sup>.*

Cependant, si explicative qu'elle soit, une telle solution n'est pas entièrement satisfaisante. En effet, le fait de reconduire (comme le fait le *Tractatus*) la possibilité de la représentation propositionnelle à la capacité qu'auraient par principe les propositions à dépeindre un état de choses en revient, en définitive, à proposer un compte rendu unique de ce que serait la « forme générale » des propositions : à affirmer, comme le fait le Wittgenstein à la proposition 4.5 de l'ouvrage, que « [l]a forme générale de la proposition est : ce qui a lieu est ainsi et ainsi<sup>11</sup> ». Or deux choses sont tout à fait flagrantes : la première est que le fonctionnement propositionnel n'est nullement épuisé par une prise en compte des cas où les énoncés fonctionnent sur le mode descriptif. La seconde est que, même dans les cas où la proposition fonctionne effectivement sur le mode de la picturalité, cette picturalité elle-même ne saurait se réduire aux procédures de modélisation décrites par Wittgenstein dans le *Tractatus*, mais englobe très vraisemblablement d'autres modes de symbolisation. En d'autres termes, on pourrait être enclin à critiquer la rigidité qui s'attache à une telle affirmation, en faisant valoir qu'il n'y a pas une, mais bien plusieurs façons d'être une proposition. Or c'est à une telle prise de conscience qu'en vient manifestement Wittgenstein après le « tournant » pris par sa philosophie en 1929 : comme le remarque désormais le philosophe, la théorie picturale de la proposition, à travers un tel dogmatisme, devient ainsi une sorte de « lit de Procuste » dans lequel on cherche à toute force à faire entrer les propositions. De là cette autocritique formulée au §444 des *Fiches* :

*Nous avons désormais une théorie, une théorie « dynamique » de la proposition, du langage, mais elle ne nous apparaît pas comme théorie. [...] La tendance à généraliser le cas qui nous est clair semble trouver dans la logique sa stricte justification : il semble qu'on y soit entièrement justifié à conclure : « Si un énoncé est une image, alors tout énoncé doit en être une, car celles-ci doivent être toutes de même nature ». Car nous tombons sous l'illusion que ce qu'il y a de sublime, d'essentiel dans notre recherche, consiste à saisir une essence susceptible de tout embrasser<sup>12</sup>.*

Ainsi, en affirmant comme le faisait le *Tractatus logico-philosophicus* qu'il est essentiel à la proposition de fonctionner sur le mode pictural, le premier Wittgenstein avait manifestement cédé à une tendance à croire que « [p]enser doit être quelque chose d'unique<sup>13</sup> ». Cette tendance, à son tour, ne pouvait qu'aboutir à la mise en place d'une image « cristallisée<sup>14</sup> » du langage, image qui ne saurait rendre justice à la diversité de ses figures : et c'est cette tendance que récuse désormais le second Wittgenstein.

À présent, nous voudrions poser la question suivante : ce désaveu par Wittgenstein de son ancienne théorie de la proposition-image implique-t-il un renoncement pur et simple à l'idée d'une picturalité du langage et de la proposition ? Nous soutiendrons que tel n'est, justement, pas le cas. Bien au contraire, on constate que le

<sup>8</sup> *Ibidem*, 4.04.

<sup>9</sup> *Ibidem*, 4.012.

<sup>10</sup> L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, tr. fr. G-G. Granger, Paris, Gallimard, 1993, 4.0311.

<sup>11</sup> *Ibidem*, 4.5.

<sup>12</sup> L. Wittgenstein, *Fiches*, éd. G. E. M. Anscombe et G. H. von Wright, tr. fr. J.P. Cometti et É. Rigal, Paris, Gallimard, 2008, §444

<sup>13</sup> L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, tr. fr. F. Dastur, M. Elie, J-L. Gautero, D. Janicaud, É. Rigal, Paris, Gallimard, 2004, § 95.

<sup>14</sup> *Ibidem*, §97.

philosophe autrichien continue à reconnaître la légitimité d'un rapprochement entre proposition et image. Référons-nous, en particulier, à ces passages où il cherche à réexaminer cette idée selon l'image devrait être « le langage le plus direct » :

*Donc le fait que l'image me dise quelque chose n'est pas essentiellement que, à sa vue, des mots me viennent à l'esprit. Car l'image devrait bien être le langage le plus direct*<sup>15</sup>.

Mentionnons, également, ce passage de la *Grammaire philosophique* dans lequel Wittgenstein affirme que « [l]'acte de penser est tout fait comparable à celui de dessiner des images »<sup>16</sup>, de sorte que « [d]ire que la proposition est une image souligne certains traits caractéristiques de la grammaire du mot "proposition" »<sup>17</sup>. Dans tous ces cas, ce que le philosophe semble reprocher à sa première théorie de la proposition, ce n'est pas d'avoir mis en avant un lien entre signe propositionnel et symbole pictural : c'est plutôt d'avoir fait un *mauvais usage* de cette intuition potentiellement éclairante en la généralisant à outrance. Référons-nous, à cet égard, à cette remarque datée de décembre 1937, où l'on fait valoir que la comparaison entre proposition et image aurait dû avoir pour effet de nous orienter vers la multiplicité du propositionnel, et non vers sa prétendue unité figée :

*La proposition comme image. Ce n'est pas faux : mais il y a pourtant des natures mortes, des portraits, des paysages, des cartes géographiques, des diagrammes, etc.*<sup>18</sup>.

En d'autres termes, il peut être correct de faire valoir la parenté entre proposition et image, mais à condition de tenir compte de deux facteurs cruciaux : tout d'abord, que la mise en avant de ce lien du propositionnel avec le pictural ne nous fournit pas l'*essence* de la proposition ; ensuite, qu'il y a autant de façons d'être une image qu'il n'y en a d'être une proposition, de sorte que la thèse de la picturalité propositionnelle doit valoir comme point de départ plutôt que comme point d'arrivée dans notre compréhension de ce qu'est une proposition. Voilà pourquoi, même dans sa philosophie postérieure aux années trente, Ludwig Wittgenstein continue à explorer le lien qui peut exister entre proposition et image, mais en vue, cette fois-ci, d'enrichir la compréhension que nous pouvons avoir tant de la nature du signe propositionnel que du symbole pictural.

Comme nous allons le montrer à présent, l'un des points de rapprochement que le Wittgenstein de l'après-*Tractatus* détecte entre langage et image tient aux conditions de vie qui s'attachent respectivement à l'un et à l'autre.

## 2. De la vie du signe à la vie de l'image

Commençons par examiner la façon dont le second Wittgenstein envisage la vie du signe, pour montrer ensuite le parallélisme qui existe entre cette vie du signe et la vie de l'image. Nous nous pencherons en particulier sur les réflexions que l'auteur du *Cahier bleu* consacre à l'idée d'une « âme des mots ». De telles réflexions émergent à l'occasion d'une interrogation au sujet d'une idée attribuée à Gottlob Frege selon laquelle, pour pouvoir être comprises, les propositions du langage mathématique devraient être « animées ». En d'autres termes, affirmerait le défenseur d'une telle conception, le symbolisme mathématique resterait « mort » à moins de recevoir un principe de vie :

*On pourrait exprimer ainsi l'idée de Frege : les propositions des mathématiques, si elles n'étaient que des complexes de traits, seraient mortes et sans aucun intérêt, alors qu'elles ont manifestement une sorte de vie. On pourrait dire la même chose, bien sûr, de n'importe quelle proposition : sans un sens ou sans la pensée, une proposition serait une chose totalement futile et morte*<sup>19</sup>.

Est-il alors justifié de rapporter cette animation à quelque chose comme une « âme des mots », comme un principe immatériel qui leur insufflerait la vie qui est la leur ? Telle est, de fait, la conclusion intentionnaliste qui, affirme Wittgenstein, avait été proposée par Frege :

*Et de tout cela on conclut que ce qu'il faut ajouter aux signes morts pour faire une proposition vivante est quelque chose d'immatériel, qui diffère par ses propriétés de tous les simples signes*<sup>20</sup>.

<sup>15</sup> L. Wittgenstein, *Grammaire philosophique*, éd. R. RHEES, tr. fr. M. A. Lescourret, Paris, Gallimard, 1980, I, IX, §114.

<sup>16</sup> *Ibidem*, I, IX, §113.

<sup>17</sup> *Idem*

<sup>18</sup> A. Diagon, *Wittgenstein et la proposition*, Paris, Gallimard, 2003, p.74.

<sup>19</sup> L. Wittgenstein, *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, tr. fr. M. Goldberg et J. Sackur, Paris Gallimard, 1996, p. 4

<sup>20</sup> *Ibidem*, p.43.

Or c'est justement une telle conclusion que récuse le philosophe autrichien. Comme il le fait également remarquer dans la *Grammaire philosophique* :

*Le sens de la proposition n'est pas pneumatique (pas plus que la pensée). [...] Le sens de la proposition n'est pas une âme. Quelque chose n'est une proposition qu'à l'intérieur d'un langage*<sup>21</sup>.

En d'autres termes, l'élément crucial qui donne vie aux signes du langage ne doit pas être recherché dans une intention subjective ou psychologique qui viendrait s'y surajouter, mais uniquement dans l'usage que l'on fait de ces signes, en leur donnant une place dans le système d'un langage. De là cette conclusion tirée par le *Cahier bleu* :

*Mais si nous devons nommer quelque chose qui soit la vie du signe, nous devrions dire que c'est son utilisation. [...] C'est du système de signes, du langage auquel il appartient que le signe (la phrase) tire sa signification [significance]. En gros : comprendre une phrase veut dire comprendre un langage. En tant qu'elle est une partie du système langagier, pourrait-on dire, la phrase est vivante*<sup>22</sup>.

Cette idée selon laquelle ce qui donne vie aux signes propositionnels est l'usage que l'on en fait dans le système d'un langage n'est, du reste, pas isolée dans l'œuvre du second Wittgenstein. Citons, par exemple, le §438 des *Recherches philosophiques* où l'on peut lire que « [t]out signe isolé paraît mort. Qu'est-ce qui lui donne vie ? C'est dans l'usage qu'il est vivant ». Citons, également, le §124 de la *Grammaire philosophique* qui souligne que l'on « pourrait vraiment dire : sans le système, l'enchaînement des mots est mort ». Au regard de ces idées, on comprend alors que c'est le langage pris comme un tout qui devient le milieu naturel dans lequel il faut savoir replacer les signes pour garantir leur vitalité : pour dire les choses dans les termes de Wittgenstein, « il [...] semble que le système du langage constitue le milieu au sein duquel la proposition n'est pas morte »<sup>23</sup>. Voilà pourquoi, par exemple, la tâche du philosophe du langage sera justement de « replacer le langage dans son environnement » ou encore dans le « site naturel des formes ». C'est là ce que suggère Wittgenstein dans ce passage célèbre où il compare son propre travail d'analyse du langage à celui d'un naturaliste tel que Goethe :

*Ce que nous faisons ici rejoint d'une certaine manière les vues goethéennes sur la métamorphose des plantes. [...] La phrase de Goethe : « tous les organes d'une plante sont des feuilles transformées », nous livre un schéma pour regrouper, en quelque sorte en les recentrant, les organismes végétaux selon leur degré de ressemblance [...]. Et c'est véritablement cela aussi que nous faisons : nous plaçons une forme linguistique dans son site, nous voyons la grammaire de notre langage avec à l'arrière-plan les jeux semblables et apparentés, et cela suffit à conjurer l'inquiétude*<sup>24</sup>.

Cette idée selon laquelle le système linguistique serait l'équivalent, pour les signes du langage, du milieu naturel dans lequel s'insèrent les organismes vivants est confirmée par la façon dont Wittgenstein considère que seul un langage de type *naturel* (par opposition aux langages factices ou artificiels) peut satisfaire aux conditions qui donnent vie au langage. Lisons, par exemple, ce qu'écrit le philosophe au sujet des langages artificiels tels que l'Espéranto :

*Esperanto. Sentiment de dégoût quand nous prononçons un mot inventé, avec des syllabes dérivées inventées. Le mot est froid, il ne possède aucune connotation, et il joue pourtant à être une 'langue'. Un système de signes qui serait simplement écrit ne nous dégoûterait pas autant*<sup>25</sup>.

Mais il y a plus : Wittgenstein ne tient pas seulement pour acquis que le contexte qui donne vie aux signes du langage est celui d'un système linguistique ou d'un langage. Le contexte en question est, plus largement, celui de la vie dans laquelle vient s'inscrire ce même langage. En cela, la vie des signes est comparable à celle de cet autre type de symboles que sont les billets de banque qui, pris en eux-mêmes, ne sont que de simples feuilles de papier imprimé, mais qui, une fois intégrés dans des pratiques partagées et dans une vie collective, peuvent acquérir un sens, une valeur monétaire, une valeur pratique :

<sup>21</sup> L. Wittgenstein, *Grammaire philosophique*, éd. R. RHEES, tr. fr. M. A. Lescourret, Paris, Gallimard, 1980, I, VI, §84.

<sup>22</sup> L. Wittgenstein : *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, tr. fr. M. Goldberg et J. Sackur, Paris, Gallimard, 1996, pp. 4-5

<sup>23</sup> L. Wittgenstein, *Grammaire philosophique*, éd. R. RHEES, tr. fr. M. A. Lescourret, Paris, Gallimard, 1980, I, VII, §101.

<sup>24</sup> L. Wittgenstein, *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*, éd. A. Soulez, Paris, PUF, 1997, p. 156.

<sup>25</sup> L. Wittgenstein, *Remarques mêlées*, tr. fr. G. Granel, Paris, Flammarion, 2002, p. 52.

*On pourrait dire : dans tous les cas, on entend par « pensée » ce qui, dans la proposition, est vivant. Ce sans quoi elle est morte, ce sans quoi elle n'est qu'une simple série de sons, une série de figures sur le papier. [...Comme] si nous parlions d'un quelque chose qui distingue les billets de banque de simples fiches imprimées et leur donne signification et vie !<sup>26</sup>*

De la même manière, et comme le remarque le philosophe dans ses *Remarques sur la philosophie de la psychologie*, il est nécessaire, pour que les mots du langage soient vivants, qu'ils soient intégrés dans la vie qui est la nôtre : car « [I]es mots n'ont de sens que dans le flux des pensées et de la vie »<sup>27</sup>. Tel est, également, le point établi par ces remarques proposées par Wittgenstein dans ses *Remarques sur les couleurs* :  
*Serait-il juste de dire que dans nos concepts, c'est notre vie qui se reflète ? Ils sont pris en elle*<sup>28</sup>.

On comprend alors la portée de cette métaphore de la « tapisserie de la vie » qu'affectionne Wittgenstein lorsqu'il s'agit de rendre compte de la plasticité des termes du langage : les mots, selon le philosophe autrichien, sont souvent comparables à autant de thèmes ou de motifs susceptibles de connaître différentes variations, comme c'est le cas du motif d'une tapisserie. Citons, entre autres occurrences, cette remarque tirée de la deuxième partie des *Recherches philosophiques* au sujet des variations de signification dont peut faire l'objet le mot « chagrin » :

*Le mot « chagrin » décrit un motif [Muster] qui réapparaît dans diverses variations sur le tapis de la vie. Si les expressions corporelles de la tristesse et de la joie se succédaient au rythme du tic-tac d'une horloge par exemple, nous n'aurions pas affaire au déroulement caractéristique du motif de la tristesse et de la joie*<sup>29</sup>.

Là encore, donc, la vie des mots leur provient de la façon dont ils se tissent à notre vie, vie qui constitue la toile de fond, l'environnement vivant de notre langage. Or nous souhaiterions souligner, à présent, que ces remarques sur les conditions de vie du langage constituent un point fort de rapprochement entre image et langage.

### 3. Vie des images et formes de vie

Dans un passage très frappant du *Big Typescript*, Wittgenstein affirme que « [I]e fait de nous former des images fait partie de notre vie »<sup>30</sup>. Nous allons montrer que cette réinscription des images dans la vie est justement un point sur lequel se voit enrichie l'ancienne conception tractarienne selon laquelle « nous nous faisons des images des choses ». Ainsi, il arrive parfois à Wittgenstein d'examiner certains cas où nous « vivons dans l'image », comme cela se produit parfois lorsque nous rêvons, ou encore lorsque nous sommes spectateurs d'une image cinématographique. De telles réflexions sont, par exemple, proposées au §233 des *Fiches* :

*De même, quand nous avons une intention, nous sommes entourés par les images de l'intention et vivons en elles. Mais lorsque nous nous dégageons de l'intention, il ne reste plus que des taches sur un écran qui, pour nous, sont dépourvues de vie et d'intérêt. [...] Imaginons que nous sommes assis dans l'obscurité, dans une salle de cinéma et que nous vivions dans le film. Puis, la lumière s'allume, mais le film continue à être projeté sur l'écran. Nous nous trouvons soudain en dehors du film, et nous le voyons comme un jeu d'ombres et de lumière sur l'écran. (Il arrive quelquefois que nous lisions en rêve une histoire et que nous en soyons l'un des acteurs. Et au réveil, c'est parfois comme si nous étions sortis du rêve et que nous le voyions maintenant comme une image qui nous est étrangère)*<sup>31</sup>.

Or le fait que cette « vie de l'image » soit analogue à la vie des signes dont il a été question précédemment est confirmé par la conclusion de ce même paragraphe qui affirme que, de même qu'il y a du sens à dire que nous vivons dans les images, de même il y a « du sens à dire que l'on "vit dans les pages d'un livre" »<sup>32</sup>. Dès lors, on ne s'étonnera pas de ce que les conditions de vie de l'image soient analogues aux conditions de vie du signe propositionnel : de ce que l'image, à son tour, ne soit vivante que pour autant qu'elle est insérée dans le système d'un langage. Comme le souligne Joachim Schulte dans son important article consacré à la vie du signe chez

<sup>26</sup> L. Wittgenstein, *Grammaire philosophique*, éd. R. RHEES, tr. fr. M. A. Lescourret, Paris, Gallimard, 1980, I, V, §65.

<sup>27</sup> L. Wittgenstein, *Remarques sur la philosophie de la psychologie*, éd. G. E. M. Anscombe et G. H. von Wright, tr. fr. G. Granel, Mauvezin, TER, 1994, §504

<sup>28</sup> L. Wittgenstein, *Remarques sur les couleurs*, éd. G. E. M. Anscombe, tr. fr. G. Granel, Mauvezin, TER, 1984, III, §302.

<sup>29</sup> L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, tr. fr. F. Dastur, M. Elie, J.-L. Gautero, D. Janicaud, É. Rigal, Paris, Gallimard, 2004, II, I, p. 247.

<sup>30</sup> L. Wittgenstein, *The Big Typescript*, éd. C. G. Luckhardt et M. A. E. Aue, London, Blackwell, 2005, §83, p. 389v

<sup>31</sup> L. Wittgenstein, *Fiches*, éd. G. E. M. Anscombe et G. H. von Wright, tr. fr. J. P. Cometti et É. Rigal, Paris, Gallimard, 2008, §233

<sup>32</sup> *Idem*

Wittgenstein<sup>33</sup>, on s'aperçoit ainsi que les remarques que nous avons proposées plus haut au sujet de la vitalité des mots rencontrent un analogue presque exact lorsqu'il est question de la vie des images. Reprenons, par exemple, les passages dans lesquels Wittgenstein se demandait dans quelle mesure la vie des signes était suspendue à l'existence d'une intention comprise comme principe d'animation. De telles considérations trouvent une formulation tout à fait semblable lorsqu'il est question, non plus des signes, mais bien des images. C'est ainsi que, dans ce même passage des *Fiches*, Wittgenstein critique l'idée selon laquelle « [s]eule l'image chargée d'intention atteint la réalité à la façon d'une règle de mesure », tandis que « [c]onsidérée du dehors, elle se tient là, morte et isolée »<sup>34</sup>. De même, nous avons mentionné plus haut cette question que Wittgenstein se posait au sujet des mots du langage : « [t]out signe isolé paraît mort. Qu'est-ce qui lui donne vie ? ». De telles réflexions peuvent, à leur tour, se voir formulées au sujet des images :

*Quand on porte son regard sur la seule image, elle est soudain morte, comme si on lui avait retiré quelque chose qui la rendait auparavant vivante*<sup>35</sup>.

Enfin, de même que, dans le cas des signes, il était apparu que le facteur intentionnel devait céder la place à celui de l'usage compris comme vraie source de la vie du discours, de même, dans le cas de l'image, la convocation du facteur intentionnel se révèle insuffisante pour comprendre l'émergence d'une telle vie. Comme le remarque Wittgenstein dans ses *Études préparatoires* : « une image ne vit pas toujours pour moi quand je la regarde »<sup>36</sup>. En conséquence, dans le cas de l'image comme dans celui du signe, la vie ne peut émerger que lorsque le symbolisme abstrait se voit réinséré dans une pratique vivante, que lorsque l'on en fait usage au sein d'un système symbolique. À cette idée examinée plus haut selon laquelle « [q]uelque chose n'est une proposition qu'à l'intérieur d'un langage » répond alors de façon tout à fait frappante la thèse selon laquelle l'image n'est image que dans un « langage d'images ». Dans les termes de la *Grammaire philosophique* :

*Comme si nous disions maintenant : « quelque chose n'est une image qu'à l'intérieur d'un langage d'images »*<sup>37</sup>.

Une telle analyse se voit, du reste, réaffirmée dans différentes occurrences de la pensée wittgensteinienne, comme par exemple dans ce passage des *Cours de 1946-1947* où le Viennois examine le cas d'une représentation de la pression sanguine au moyen d'un diagramme. Comme il le fait remarquer, une telle représentation, prise en elle-même, demeure muette, et ne devient parlante que si on lui ajoute un contexte d'usage :

*En tant que telle, la courbe n'est pas une image de la pression sanguine. Pour qu'elle en soit une, il ne suffit pas de l'accompagner de la mention « pression sanguine ». C'est l'emploi qui en fait une image*<sup>38</sup>.

Rappelons à présent que la vie des signes, comme nous l'avons vu il y a un instant, n'est pas seulement subordonnée par Wittgenstein au contexte d'un langage mais qu'elle dépend, plus largement encore, du contexte de notre vie. Il n'en va pas autrement de la vie des images puisque, comme le fait remarquer le philosophe autrichien, une seule et même image peut être vivante ou morte, muette ou parlante selon que celui qui l'appréhende est ou non familier de la forme de vie dans laquelle elle s'insère. Comme on le sait, l'expression de « forme de vie » [*Lebensform*] renvoie, chez Wittgenstein, au « donné » d'arrière-plan sur fond duquel nos pratiques linguistiques peuvent se déployer, donné dont le partage est notamment une condition de possibilité de la compréhension mutuelle. Or il semble que ce contexte d'arrière-plan qu'est la forme de vie constitue l'élément décisif lorsqu'il s'agit de permettre aux images de devenir parlantes et vivantes. Ce qui, en effet, semble déterminant pour que l'image puisse acquérir tel sens plutôt que tel autre, ce n'est pas tant l'usage que l'on peut en faire individuellement que le donné d'arrière plan culturellement hérité dans lequel on la conduit à s'inscrire. Citons, par exemple, ce passage des *Cours de Cambridge de 1946-1947* qui souligne l'importance du facteur culturel dans la façon dont on « lit » l'image :

<sup>33</sup> Cf. J. Schulte, « The life of the sign. Wittgenstein on reading a poem », *op. cit.*, p. 149

<sup>34</sup> L. Wittgenstein, *Fiches*, éd. G. E. M. Anscombe et G. H. von Wright, tr. fr. J. P. Cometti et É. Rigal, Paris, Gallimard, 2008, §234

<sup>35</sup> *Ibidem*, §236

<sup>36</sup> L. Wittgenstein, *Études préparatoires à la seconde partie des Recherches philosophiques*, éd. G. H. von Wright et H. Nyman, tr. fr. G. Granel, Mauvezin, TER, 1985, §681.

<sup>37</sup> L. Wittgenstein, *Grammaire philosophique*, éd. R. RHEES, tr. fr. M. A. Lescouret, Paris, Gallimard, 1980, I, IX, §123

<sup>38</sup> L. Wittgenstein, *Cours de Cambridge 1946-1947*, éd. P. t. Geach, tr. fr. É. Rigal, Mauvezin, t. E.R, 2001, p. 144

*On copie différemment une image selon la façon dont on lit l'expression. Dans un tableau japonais, un Japonais verrait ce qui me semble être une expression démoniaque comme une expression servile ('inscrutabilité' de l'expression d'autres races)<sup>39</sup>.*

En d'autres termes, et comme y insiste Wittgenstein au §19 des *Recherches philosophiques*, « se représenter un langage veut dire se représenter une forme de vie » : et cela vaut tout autant pour le langage d'images que pour le langage de mots. Cette idée selon laquelle l'image, au même titre que le signe propositionnel, ne peut être parlante et vivante que si elle est éclairée par une forme de vie est également tout à fait franche au §139 des *Recherches philosophiques*, qui envisage le cas d'une image nous représentant un vieil homme gravissant une montagne. Comme il le fait remarquer, ce n'est pas cette image qui, à elle seule, nous *dit* que cet homme gravit la montagne, puisque l'on pourrait tout aussi bien y voir un homme descendant la montagne à reculons :

*Je vois une image. Elle représente un vieil homme appuyé sur une canne qui gravit un chemin escarpé. – Comment cela, n'aurait-on pas pu imaginer que, dans cette posture, il était en train de dégringoler vers le bas de la rue ? Peut-être un martien aurait-il décrit l'image ainsi. Je n'ai pas besoin d'expliquer pourquoi nous, nous la décrivons ainsi<sup>40</sup>.*

Nonobstant la pluralité des interprétations possibles pour cette image, une seule s'impose spontanément à nous : celle selon laquelle le vieillard gravit la montagne. La raison de cette apparente nécessité tient au fait qu'en tant que membres d'une même communauté, nous partageons une forme de vie où l'on pratique ce loisir consistant à gravir une montagne en marche avant, et non à la descendre à reculons. Pour comprendre cette image autrement, il faudrait partager une forme de vie radicalement autre : être « un martien ».

Bien plus, la familiarité avec un cadre culturel hérité apparaît comme un facteur décisif non seulement quant à notre capacité à percevoir tel aspect d'une image plutôt que tel autre, mais quant à notre seule capacité à percevoir l'image comme quelque chose de signifiant. Aussi Wittgenstein s'intéresse-t-il de façon marquée à ce qui se produit lorsqu'un entrelacs de marques sur le papier cesse soudain d'être muet pour devenir une image vivante, signifiante, parlante. C'est le cas, par exemple, lorsque l'on trouve la solution à une « image-devinette » comme le sont les images d'Épinal :

*Imaginons un genre d'image-devinette, dans laquelle il n'y a pas d'objet particulier à trouver, mais qui nous semble à première vue un embrouillamini de traits sans signification, et ne devient qu'après quelques recherches, le tableau d'un paysage, dirons-nous. Quelle différence y a-t-il entre l'aspect de l'image avant et après la solution ? Il est clair que nous la voyons les deux fois de façon différente. Dans quelle mesure peut-on dire que maintenant l'image nous dit quelque chose et qu'auparavant elle ne nous avait rien dit ?<sup>41</sup>*

Or la position du philosophe autrichien est manifestement que l'élément-clé permettant à une image de passer du statut d'image muette à celui d'image parlante et vivante est à rechercher dans notre capacité à inscrire cette dernière dans l'arrière-plan d'une forme de vie. Examinons, par exemple, ces remarques relatives aux conditions sous lesquelles nous pouvons comprendre la signification du schéma d'un récepteur radio :

*Un dessin qui représente l'intérieur d'un récepteur radio sera, pour qui n'a aucune connaissance de ces choses, un entrelacs de traits dépourvu de sens. Mais s'il connaît l'appareil et sa fonction, ce dessin sera pour lui une image pleine de sens<sup>42</sup>.*

Dans le cas d'un tel schéma, il est manifeste que l'image restera désespérément muette pour qui n'est pas familier de la culture dans laquelle de tels appareils sont employés et qui, de surcroît, n'aura pas reçu la formation technique nécessaire à la lecture d'une telle image. Là encore, donc, la façon dont Wittgenstein subordonne la vie des images à la forme de vie dans laquelle nous prenons place en les interprétant ne peut que faire écho à celle dont le philosophe soulignait le rôle des formes de vie à l'égard des propositions du discours : comme le remarque ce fragment de ses *Dictées à Waismann et pour Schlick*, « il y a, en ce qui concerne le tableau, certaines choses que nous appelons compréhension et non compréhension. Et sur ce point, il existe des analogies dans le fait de comprendre et de ne pas comprendre les phrases »<sup>43</sup>.

<sup>39</sup> *Ibidem*, p.112.

<sup>40</sup> L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, tr. fr. F. Dastur, M. Elie, J-L. Gautero, D. Janicaud, É. Rigal, Paris, Gallimard, 2004, §139.

<sup>41</sup> L. Wittgenstein, *Grammaire philosophique*, éd. R. RHEES, tr. fr. M A. Lescourret, Paris, Gallimard, 1980, I, IX, §125.

<sup>42</sup> L. Wittgenstein, *Grammaire philosophique*, éd. R. RHEES, tr. fr. M A. Lescourret, Paris, Gallimard, 1980, I, IX, §127, p. 184.

<sup>43</sup> L. Wittgenstein, *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*, éd. A. Soulez, Paris, PUF, 1997, p. 10.



#### 4. Images, multiplicité logique et « représentations synoptiques »

À présent, peut-être objectera-t-on que si le second Wittgenstein continue effectivement à repérer une pertinence dans la comparaison entre proposition et image, il entend désormais le concept d'image en un sens fort différent de celui qu'il avait visé dans sa première philosophie, de sorte que les cas où il compare désormais la proposition à une image reçoivent une signification tout à fait étrangère à celle que cette idée avait pu recevoir dans le *Tractatus logico-philosophicus*. Dans la première section de cet article, nous avons en effet souligné que l'image propositionnelle, dans le premier ouvrage de Wittgenstein, devait être comprise comme un modèle mécanique ou mathématique, comme la projection d'une situation possible. Dans ces conditions, la proposition ne pouvait être l'image que des faits dont elle partageait la même structure, la même multiplicité logique. À partir des années trente, en revanche, Wittgenstein procède à un élargissement considérable de la notion d'image. Il le fait, en particulier, dans cette célèbre remarque de la *Grammaire philosophique* selon laquelle « [t]out peut être image de tout : si nous développons suffisamment le concept d'image »<sup>44</sup>. À ce titre, il semble effectivement que le fait de comparer la proposition à une image signifie désormais quelque chose de fort différent de ce qu'affirmait la thèse tractarienne selon laquelle la proposition est « un modèle de la réalité telle que nous nous la figurons ». Bien plus, nous avons justement souligné que le second Wittgenstein insiste désormais sur la dépendance de ce symbolisme qu'est le langage d'images à l'égard de la forme de vie dans laquelle nous l'inscrivons. En cela, non seulement le philosophe autrichien n'affirme plus qu'il soit essentiel à l'image de partager la multiplicité logique de son représenté, mais il semble même admettre que la relation qui unit l'image à son représenté est d'ordre conventionnel, ce qui exclut pour ainsi dire toute relation objective de projection. Là encore, donc, on pourrait contester le fait que l'intérêt du second Wittgenstein témoigne d'une continuité franche entre sa première et sa seconde philosophie, en faisant valoir que la subordination désormais établie entre image et forme de vie rend cette nouvelle conception du langage d'image non seulement différente, mais bien incompatible avec celle qui avait été introduite dans le *Tractatus*.

Pourtant, nous voudrions montrer pour terminer que l'intérêt wittgensteinien pour les images projectives, après les années trente, ne disparaît pas mais se voit simplement reporté à un niveau supérieur : que si l'idée de projection d'une multiplicité logique dont il était question dans le *Tractatus* ne sert plus à caractériser ce que sont les propositions du langage prises singulièrement, elle sert en revanche à rendre compte des représentations d'ensemble que le philosophe doit savoir nous proposer au sujet du langage lui-même. En effet, nous avons justement vu plus haut que le langage (qu'il s'agisse du langage propositionnel ou du langage d'images) constitue une totalité vivante, un réseau complexe et enchevêtré. Il peut alors se révéler fort difficile de s'orienter au sein d'un tel réseau : de là les remarques récurrentes proposées par Wittgenstein au sujet du manque de « synopticité », du manque de recul ou de « vision d'ensemble » dont nous souffrons au sujet de la grammaire de notre langage. Citons, par exemple, le célèbre §122 des *Recherches Philosophiques* :

*L'une des sources principales de nos incompréhensions est que nous n'avons pas une vue synoptique de l'emploi de nos mots. – Notre grammaire manque de caractère synoptique*<sup>45</sup>.

Le point sur lequel nous voudrions conclure notre argumentation est alors que ces représentations synoptiques dont Wittgenstein fait l'un des pivots de sa seconde philosophie intègrent plusieurs des caractéristiques qui étaient assignées aux images modèles dont il était question dans sa première philosophie. Au même titre que ce modèle qu'était la proposition-image, une représentation synoptique peut ainsi être comprise comme une représentation diagrammatique, susceptible de nous faire apercevoir les relations structurelles, les « connexions » qui existent au sein d'un complexe. Lisons, par exemple, ce passage des *Remarques sur la forme logique* de 1929 qui définit la tâche de la philosophie comme un travail de transposition d'une multiplicité logique dans une autre de façon à obtenir la synopticité escomptée :

*L'idée est d'exprimer dans un symbolisme approprié ce qui, dans le langage ordinaire, conduit à des méprises sans fin. Cela veut dire que là où le langage ordinaire masque la structure logique, là où il autorise la formation de pseudopositions, là où il emploie un terme dans une infinité de significations différentes, nous devons lui substituer un symbolisme qui donne à voir clairement la structure logique, exclut les pseudo-propositions, et emploie les termes d'une façon qui ne soit pas ambiguë. Ou nous ne pouvons substituer un*

<sup>44</sup> L. Wittgenstein, *Grammaire philosophique*, éd. R. RHEES, tr. fr. M. A. Lescourret, Paris, Gallimard, 1980, I, IX, §113

<sup>45</sup> L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, tr. fr. F. Dastur, M. Elie, J.-L. Gautero, D. Janicaud, É. Rigal, Paris, Gallimard, 2004, § 122

*symbolisme clair à un symbolisme imprécis qu'en examinant les phénomènes que nous souhaitons décrire, et en essayant par ce biais de saisir leur multiplicité logique*<sup>46</sup>.

Ce passage est tout à fait frappant en ceci qu'il reprend l'idée (typiquement tractarienne) d'une restitution d'une multiplicité logique projection de cette dernière dans un autre symbolisme ; à ceci près que, désormais, cette transposition symbolique d'une multiplicité logique dans une autre correspond au projet de clarification qui doit être mis en œuvre par le philosophe dans son examen de la structure logique du langage (et non plus à une description de ce qui se produit effectivement au sein de la proposition élémentaire, comme le suggérait le *Tractatus*).

À l'objection formulée plus haut, nous pouvons par conséquent répondre que bien que Wittgenstein, dans sa conception post-tractarienne de la proposition ou de l'image propositionnelle, laisse généralement de côté l'idée de projection d'une multiplicité logique dans une autre, il réintroduit cependant ce paradigme de la projection à un niveau supérieur : à savoir, lorsqu'il met l'accent sur la nature synoptique des représentations que la philosophie doit nous procurer de nos systèmes de règles. Si l'on considère ces représentations synoptiques comme la projection d'une multiplicité logique (celle du système de nos règles) dans une autre (celle de l'exposition philosophique), alors on peut tout à fait considérer que Wittgenstein maintient l'idée tractarienne selon laquelle penser, c'est produire un modèle qui transpose une multiplicité dans une autre ; sauf qu'à défaut de s'appliquer à chaque proposition prise singulièrement, une telle thèse se voit désormais reportée à un niveau supérieur, c'est-à-dire au niveau des représentations synoptiques que la philosophie doit nous procurer au sujet de notre langage.

## Conclusion

Par-delà les modifications profondes qu'a pu connaître cette philosophie de Wittgenstein au cours des décennies, elle reste attachée à deux idées fondamentales : tout d'abord, à celle d'établir un lien entre langage propositionnel et symbolisme pictural ; ensuite, à celle selon laquelle la pensée est souvent conduite à proposer des images schématiques qui transposent une multiplicité donnée dans une autre. Dans le *Tractatus logico-philosophicus*, ces deux idées étaient fondues en une seule : dans la thèse selon laquelle toute proposition est l'image projective d'un état de choses. Après les années trente, ces deux idées se voient dissociées : on affirme d'une part que langage propositionnel et langage d'images manifestent un fonctionnement comparable (bien que les images en question ne soient plus les images projectives du *Tractatus*) ; on affirme d'autre part que la philosophie doit savoir nous représenter cette totalité vivante qu'est le système de nos règles au moyen de représentations synoptiques qui, quant à elles, retrouvent les modalités des images projectives telles qu'elles étaient définies dans ce premier ouvrage. À partir de 1929, Wittgenstein continue donc à éprouver un intérêt pour les images qui transposent une multiplicité logique dans une autre ; simplement, ces images seront désormais les images que peut et doit fournir la philosophie lorsqu'elle recherche un mode de notation et d'expression éclairant, un mode de notation qui soit en mesure de restituer la vie des symboles.

## BIBLIOGRAPHIE

1. Diagon A., *Wittgenstein et la proposition*, Paris, Gallimard, 2003.
2. Wittgenstein L., *Remarques sur la forme logique*, tr. fr. É. Rigal, Mauvezin, TER, 1985
3. Wittgenstein L., *Carnets 1914-1916*, tr. fr. G.G. Granger, Paris, Gallimard, 1987
4. Wittgenstein L., *Cours de Cambridge 1946-1947*, éd. P. t. Geach, tr. fr. É. Rigal, Mauvezin, t. E.R, 2001
5. Wittgenstein L., *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*, éd. A. Soulez, Paris, PUF, 1997
6. Wittgenstein L., *Études préparatoires à la seconde partie des Recherches philosophiques*, éd. G. H. von Wright et H. Nyman, tr. fr. G. Granel, Mauvezin, TER, 1985
7. Wittgenstein L., *Fiches*, éd. G. E. M. Anscombe et G. H. von Wright, tr. fr. J.P. Cometti et É. Rigal, Paris, Gallimard, 2008
8. Wittgenstein L., *Grammaire philosophique*, éd. R. RHEES, tr. fr. M A. Lescourret, Paris, Gallimard, 1980
9. Wittgenstein L., *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, tr. fr. M. Goldberg et J. Sackur, Paris Gallimard, 1996

<sup>46</sup> L. Wittgenstein, *Remarques sur la forme logique*, tr. fr. É. Rigal, Mauvezin, TER, 1985, p. 16.

10. Wittgenstein L., *Recherches philosophiques*, tr. fr. F. Dastur, M. Elie, J-L. Gautero, D. Janicaud, É. Rigal, Paris, Gallimard, 2004
11. Wittgenstein L., *Remarques mêlées*, tr. fr. G. Granel, Paris, Flammarion, 2002
12. Wittgenstein L., *Remarques sur la philosophie de la psychologie*, éd. G. E. M. Anscombe et G. H. von Wright, tr. fr. G. Granel, Mauvezin, TER, 1994
13. Wittgenstein L., *Remarques sur les couleurs*, éd. G. E. M. Anscombe, tr. fr. G. Granel, Mauvezin, TER, 1984
14. Wittgenstein L., *The Big Typescript*, éd. C. G. Luckhardt et M. A. E. Aue, London, Blackwell, 2005
15. Wittgenstein L., *Tractatus logico-philosophicus*, tr. fr. G-G. Granger, Paris, Gallimard, 1993.